

Franz SCHUBERT (1797-1828)

Sonata in A major, Op.120, D 664	24'33
1. Allegro moderato	12'13
2. Andante	5'17
3. Allegro	7'03
4 Impromptus Op. 142, D 935	43'02
1. Impromptu in F minor. Allegro moderato.	14'18
2. Impromptu in A flat major. Allegretto.	8'37
3. Impromptu in B flat major. Andante.	12'31
4. Impromptu in F minor. Allegro scherzando.	7'36
	Total time: 67'40

Irakly AVALIANI, piano

Studio Sequenza, Montreuil, France, July 2015
Piano Fazioli: Jean-Michel Daudon
Recording, editing and mastering: Sebastien Noly (Sonogramme)
Booklet: Vassili Karist
Cover: Yves Duronsoy
Photo of Irakly Avaliani: Yu Jen-Chih
Design: Frederic Berard-Casaneuve

© FDD Mecenat Groupe BALAS

www.iraklyavaliani.com - www.sonogramme.fr - www.groupe-balas.com

FRANZ SCHUBERT, LE GRAND VIENNOIS (1797 – 1828)

Quand, en 1797, Franz Seraph Schubert naît à Lichtenthal, un faubourg de Vienne, alors capitale impériale et royale, la musique est partout, à la fois « *sur le trône et sous le chaume* », selon la jolie formule d'un de ses biographes : de la famille de l'Empereur aux plus modestes fonctionnaires, tout le monde joue, de toutes sortes d'instruments, avec ferveur, avec passion ; on chante aussi, et on danse, évidemment... « *C'est dans la musique, note un voyageur anonyme, que les Viennois placent leur orgueil. Aussi fait-elle le principal objet de l'éducation des enfants à qui, dès l'âge de quatre ou cinq ans, on commence à donner des leçons...* »

« L'enfant est le père de l'homme. » (Woodsworth)

On ne s'étonnera pas que, dans pareille atmosphère – musique oblige –, Franz Théodore Schubert, instituteur de son état, ait voulu que son douzième enfant, le petit Franz Seraph, apprît dès sa sixième année, avec lui-même ou avec son fils aîné, les rudiments du piano et du violon.

Un peu plus tard, entre 1805 et 1808, Franz Theodor confia son fils au chef de chœur de la paroisse de Lichtenthal, Michael Holzer. C'était un remarquable pédagogue, et très savant, que ce petit garçon souverainement doué émerveilla. Un jour, les larmes aux yeux, il déclara à son propos : « *Quand je voulais lui apprendre quelque chose de nouveau, il le savait toujours déjà. Je ne lui ai donc pas, à proprement parler, donné des leçons, je me suis simplement entretenu avec lui, en l'admirant en silence.* »

Sous la conduite de ce maître d'exception, Franz travailla davantage le piano et le violon, s'initia à l'orgue, développa sa technique vocale et, pour ce qui est de l'harmonie, fit de tels progrès qu'il s'attira cette observation du connaisseur qu'était Holzer : « *Il a vraiment l'harmonie dans le petit doigt.* »

Enfin, il faut le souligner avec le compositeur Richard Heuberger, c'est dans cette église baroque rococo de Lichtenthal que Schubert encore enfant « *connut cet acte de métamorphose qui fait, de la partition, jaillir une œuvre vivante. Là, son oreille avide de musique absorba le timbre des instruments et des voix humaines de toutes natures, aussi bien seuls que dans leurs divers ensembles.* »

Jusqu'à sa mort précoce, Schubert ne cessa pas de témoigner reconnaissance et admiration à ce maître qui lui avait ouvert les portes de ce qui allait devenir son royaume.

En 1808, Franz Seraph vient d'avoir onze ans. Son père, toujours soucieux de lui donner la meilleure formation, apprend par le *Wiener Zeitung* – le journal officiel de Vienne – que la Chapelle de la Cour impériale et royale propose deux postes d'enfant de chœur. Avec sa voix si pure et si étendue, et des dons musicaux hors du commun, Franz devrait pouvoir être admis dans ce collège, le Konvikt, qui dispensait aux enfants démunis, à côté d'un enseignement musical complet, une solide culture générale. Franz est admis, et brillamment ; il impressionne l'un des présidents du jury, Antonio Salieri, le triomphant rival de Mozart, qui avait le privilège de plaire, lui, à l'Empereur. On a conservé une note de sa main en italien : « *Fra li soprani i migliori sono Francesco Schubert e Muller. (Parmi les sopranos, les meilleurs sont Francesco Schubert et Muller)* ».

Salieri est tellement satisfait de cette nouvelle recrue, et tellement pénétré de son talent qu'un jour, il lui donnera – et cela gratuitement – des leçons d'harmonie et de composition. Franz Theodor, le père, est ravi lui aussi, mais pour d'autres raisons : son fils va étudier aux frais de l'État, ce qui lui permettra, le moment venu, de prétendre à un poste d'instituteur spécialement compétent. Il n'a jamais envisagé ni souhaité pour Franz une carrière de musicien, quels que fussent ses dons...

Dans cet internat rébarbatif et froid, que Schubert, le tendre, le sensible Schubert, considère comme une prison, il ne fait pas que des expériences stériles, loin s'en faut... Pendant cinq ans, le compositeur encore en devenir nourrit sa puissance créatrice en se frottant, si l'on peut dire, à toutes les formes de musique : il dirige des ensembles, un orchestre, fait partie d'un quatuor, découvre en les interprétant les œuvres de Mozart, Beethoven, Haydn ou Méhul. Il va très souvent au théâtre, et s'enthousiasme pour *Iphigénie en Tauride* de Gluck, *la Flûte enchantée*, ou encore *la Médée* de Cherubini.

Ce qui vaut pour sa culture musicale, si complète, si vivante, vaut aussi pour sa culture littéraire : aurait-il pu mettre en musique tant de textes de façon aussi lumineuse, s'il n'avait appris au Konvikt à lire la poésie et à l'interpréter en profondeur ?

« Je ne suis au monde que pour composer. »

En 1811, Schubert avoue à son ami Von Spaun, son aîné de neuf ans, et qui sera pour lui une sorte de grand frère, toujours secourable, qu' « il avait composé une masse de choses : une sonate, une fantaisie, un petit opéra, et qu'il allait écrire une messe. » Il n'avait que quatorze ans. « *Il écrivait extraordinairement vite*, dit encore Spaun, *et il consacrait inlassablement les heures d'études à composer.* » Cette préférence exclusive pour la musique et la littérature lui valut des notes fort médiocres dans les autres disciplines. Son père ne le supporta pas : furieux, il lui interdit de reparaître dans la maison familiale. Ce diktat cruel, au lieu de faire céder Schubert, le renforça dans son amour pour la musique, qui devint désormais son seul refuge. « *Je ne suis au monde que pour composer* » dit-il un jour, comme pour s'excuser d'obéir sans réserve à une nécessité intérieure, à ce « *daïmon* » qui l'habitait tout entier.

Un jour de mai 1812, l'année de la funeste campagne de Russie, on vint annoncer à Franz, cloîtré dans son collège, que sa mère, si aimante, si douce, Elizabeth Wietz, venait d'être emportée par la typhoïde. Dans un texte rédigé longtemps après, comme une sorte de rêve éveillé, Schubert raconte cette confrontation avec la mort : « *Je vis alors sa dépouille. Les larmes remplirent mes yeux. Pareille au cher passé dans lequel nous pouvons aussi chercher la pensée des morts, pareille à elle-même autrefois, je la vis reposer. Et nous suivîmes son corps, en deuil, et le cercueil disparut. A dater de ce jour, j'habitai de nouveau à la maison.* »

La mélancolie, parfois tendre et lumineuse, le plus souvent âpre et sombre, qui hante ses œuvres, n'est-elle pas l'écho douloureux de son expérience précoce de l'arrachement, du conflit familial, et de la séparation ? Des quatorze frères et sœurs de Franz, seuls cinq atteignirent l'âge adulte : la mort, si présente dans son imaginaire, l'accompagnait depuis sa tendre enfance.

Comme il ne supportait plus son collège-prison, Franz Seraph le quitte avec soulagement et continue à travailler avec Salieri qui, l'appréciant beaucoup, regrette que ce jeune homme si talentueux soit entiché de Mozart et de Beethoven, alors que seuls les Italiens et Gluck méritent qu'on les admire...

Pendant toute cette période, Schubert écrit sa *Première Symphonie*, trois quatuors, un *Salve Regina*, et il accepte de se présenter à l'École Pédagogique Sainte-Anne (Sankt Anna Schule), pour devenir instituteur comme son père et ses deux frères. En octobre 1814, Franz Seraph devient sous-maître d'école dans l'établissement de son père. Parlant plus tard de cette expérience avec les enfants, il confie : « *Chaque fois que je composais, ces petits voyous m'irritaient tellement que j'en oubliais régulièrement mes idées. Naturellement, je les rossais ensuite proprement...* »

Le 19 octobre 1814, apparaît *Marguerite au Rouet* : c'est la naissance du lied allemand.

Avec ce poème tiré du *Faust* de Goethe, Schubert, qui n'a que dix-sept ans, atteint d'emblée au sublime, et révèle son génie propre. Il fait siennes les plaintes de Gretchen que son premier amour foudroie. Par le piano et par la voix, il recrée le poème, en lui donnant son sens le plus profond... Dans un essai pénétrant, Fisher-Dieskau note qu' « *il arrive que Schubert formule avec plus de précision la pensée du poète et qu'il la poursuive* ».

Schubert mit en musique toutes sortes de poètes, des plus obscurs aux plus célébrés : Eschyle, Anacréon, Dante, Pétrarque, Novalis, Schiller, Heine ou Goethe – soixante-dix fois...

« *Grâce aux poètes, dit Fisher-Dieskau, il put entrer dans le domaine du Verbe, entretenir une relation très profonde, simplement parce qu'il n'était pas exclusivement occupé de soi.* » Tout comme Shakespeare, peut-être, qui s'oublie lui-même au point de n'être plus qu'Othello, Hamlet, Juliette ou Lady Macbeth...

Des années 1814-1818, on peut dire que ce sont, musicalement au moins, des années fécondes, et plutôt heureuses. Après que l'ogre Napoléon a quitté la scène, un nouvel ordre européen s'installe depuis Vienne, et pour cent ans. Schubert compose quatre opéras-comiques, deux cent cinquante lieder, dont le *Roi des Aulnes*, et la *Quatrième Symphonie*, dite *la Tragique*.

Il semble bien, en effet, que Franz ne soit sur cette terre que pour créer.

Constamment habité par la musique destinée aux lieder, Schubert nourrit aussi ses propres œuvres instrumentales (quintettes, quatuors, pièces pour le piano) de thèmes et de variations empruntés à *la Truite*, à *la Jeune fille et la Mort*, au *Voyageur*... Deutsch, qui fit pour Schubert ce que Koëchel fit pour Mozart, commente en ces termes cette singularité de notre musicien : « *Une mélodie bien trouvée requerrait chez Schubert une expression instrumentale.* »

Amours malheureuses, amitiés précieuses

Il doit renoncer à la charmante Thérèse Gob, son premier amour, qui chantait à ravir. Sans doute à cause de sa situation matérielle des plus médiocres. Thérèse, qui l'aimait pourtant, lui préféra un boulanger... « *Elle ne m'était pas destinée* » dit Franz, avec son sens aigu du fatum et de l'inéluctable... Quant à son métier d'instituteur, il le quitte, le cœur léger, comme il quitte la maison paternelle. Souvent sans le sou et ne sachant où dormir, il devra compter sur l'hospitalité et la générosité de ses amis. De merveilleux amis, en vérité, qui tous l'accueillent, le soutiennent, de mille façons et s'entremettent autant qu'ils peuvent pour faire connaître son oeuvre. Le dévouement sans faille de Spaun, le juriste, des poètes Schober et Mayerhoser, du musicien Huttenbrenner, dit combien, pour ses amis, Franz est un être précieux dont ils perçoivent la richesse humaine et le génie.

Ce culte de l'amitié, une valeur si chère aux yeux des Romantiques allemands, s'incarne joyeusement dans les fameuses « schubertiades » : on se réunit autour de Schubert, le héros de la fête et le boute-en-train, pour chanter, danser, écouter de la musique, lire des poèmes, et converser en buvant du vin de Gruinzing...

C'est un de ces amis dévoués, Schober, qui va trouver le grand baryton Johann Michael Vogl que Franz Séraph admire tant ; il lui fait découvrir quelques lieder. Vogel est enthousiasmé. Homme d'une rare culture, il les qualifie de « *compositions divines* », et il les chante à chaque occasion, contribuant ainsi à les faire connaître de manière décisive. Souvent Schubert lui-même l'accompagne, et l'on sent entre l'interprète et le compositeur une osmose et une compréhension exceptionnelles. Un des rares bonheurs sans mélange de la vie artistique de Schubert qui se voit et se sait enfin reconnu...

Les années sombres (1824-1828)

En 1824, Schubert découvre qu'il a contracté la syphilis, un mal qui ne pardonne pas. Accablé d'angoisse et de maux éprouvants, il continue de créer comme si de rien n'était. Il compose une vingtaine d'œuvres, admirables, qu'on ne peut toutes citer. Il faut savoir qu'il a, dans ces ténèbres, pu écrire la *Belle Meunière*, la *Mort et la Jeune fille*, le *Quintette à deux violoncelles*, les *Moments musicaux*, les *Impromptus*, et enfin et surtout, le *Voyage d'hiver*.

Il meurt le 19 novembre 1828. Il a 31 ans. En se mourant, il dit à Ferdinand, son frère bienaimé, cette parole poignante : « *Ne méritais-je pas une place sur la terre ?* » Franz Seraph est enterré dans le cimetière de Vienne, où repose déjà Beethoven, qu'il n'avait cessé d'admirer et de vénérer. Tout près de ce génie, il a sa place.

A propos de l'oeuvre pianistique de Schubert, Schumann, qui la plaçait très haut, disait : " Tout y sonne, du plus profond du piano..."

* * * *

Irakly Avaliani interprète, sur ce disque, la *Sonate posthume en la majeur, opus 120 D 664*, qui comporte trois mouvements : *Allegro moderato* ; *Andante* ; *Allegro*. Schubert écrivit ces pages aux accents bucoliques et tendres en hommage à une jeune fille de dix-huit ans, Joséphine Von Koller. Tout au long de l'oeuvre, on trouve cette grâce, cette pureté et cette simplicité si caractéristiques de son art.

Les Quatre Impromptus, opus 142 D 935, parurent, eux aussi, bien après la mort de Schubert. Le premier, *Allegro moderato*, frappe par son mystère et son lyrisme ; le deuxième, *Allegretto*, est une sorte de menuet dont le charme envoûte ; le troisième, *Andante*, nous fait retrouver les thèmes gracieux qu'utilise Schubert pour la musique de scène *Rosamonde* ; le quatrième, enfin, *Allegro scherzando*, est un morceau âpre et contrasté, dont la fougue fait penser aux danses espagnoles illustrées par Goya.

Irakly Avaliani choisit d'interpréter des pièces pour piano heureuses où l'on sent une joie, une grâce, et un sourire parfois tout près des larmes. Il apporte à ces pages toute la délicatesse de son toucher et sa puissance évocatrice.

Vassili Karist

Bibliographie :

Robert Pitrou, *Schubert, vie intime*. Ed. Emile-Paul

Annette Kolb, *Schubert*. Ed. Albin Michel

Marcel Schneider, *Schubert*. Ed. du Seuil

Dietrich Fischer-Dieskau, *Les Lieder de Schubert*, Ed Robert Laffont

Irakly Avaliani est né à Tbilissi en Géorgie. Il commence ses études musicales à l'École Supérieure de Musique de Tbilissi et les poursuit au Conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Après y avoir obtenu les plus hautes récompenses, il se perfectionne auprès d'Ethéry Djakeli qui l'initie à l'enseignement de Marie Jaëll et qui, pendant cinq ans, reconstruit entièrement sa technique pianistique.

Aujourd'hui, il est un des rares pianistes à explorer cette voie, comme l'ont fait Albert Schweitzer, Dinu Lipatti, Eduardo Del Pueyo. Depuis 1989, Irakly Avaliani vit à Paris. La carrière discographique d'Irakly Avaliani, très largement récompensée par la presse musicale, est soutenue depuis l'an 2000 par le Mécénat Groupe BALAS.